

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

VIII

AMOUR ET AMITIÉ

(Suite.)

— Ah ! Rafaël, dit-il, comme tu connais mal ce cœur que tu achèves de briser. Pourquoi m'empêcher de voir Marie ? Tu sais bien qu'elle seule peut mettre fin à mes tourments, que son amour peut seul me faire supporter cette vie que je hais. Si Marie m'aime, si elle me jure d'être fidèle, je puis encore entrevoir ici-bas un rayon d'espérance ; si elle est indifférente à mes prières, oh, alors !

Il s'interrompit comme pour chercher une expression qui pût rendre toute sa pensée ; puis changeant brusquement d'intonation :

Alors je mettrai le feu au village, et j'irai chercher la mort sur le champ de bataille.

— Viens, tu es fou, dit Rafaël en s'efforçant de sourire.

— Rafaël, il y a des heures dans la vie où nul n'est maître de soi, où le désespoir est un tyran si cruel qu'il ne s'arrête pas devant le crime. Mon père est riche, je suis son unique héritier. Il peut me maudir, il ne peut me faire oublier mes droits. La paix est impossible entre nous. Il n'y a plus qu'un ange qui puisse nous réconcilier. Cet ange, c'est Marie ; si elle m'aime, je puis être sauvé, si non tout est perdu.

— Tu me comptes donc pour rien ?

— Oh ! non. Tu es mon ami, mon frère ; mais quand on est seul au monde, quand on a perdu une mère, qui était une sainte comme la mienne, il faut, pour tenir encore à la vie, autre chose que l'amitié la plus vraie, il faut l'amour d'une femme comme Marie.

— Eh bien ! puisqu'il n'y a plus que Marie qui puisse te consoler, allons au presbytère.

— J'y veux aller, Rafaël

— Seul, tu te défies de moi ?

— Non.

— Ne t'ai-je pas accompagné vingt fois ?

— Je le sais, mais...

— Comme tu voudras.

— Je te retrouverai au carrefour.

— Soit, mais promets-moi de ne faire aucune folie ; je connais ton caractère violent.

— Je te jure que je serai calme.

— A bientôt donc.

— Adieu.

Rafaël lui avait pris des mains sa carabine.

Diégo s'engagea dans le chemin qui conduisait à la demeure du curé. Il franchit la passerelle, traversa l'avenue de cyprès et ne tarda pas à se trouver devant le presbytère. Une fois là, il s'assit sur un banc rustique qui se trouvait à peu de distance et donna un coup de sifflet.

IX

LA SUPREME ESPÉRANCE.

Il y eut un moment de silence. La petite fenêtre du presbytère s'ouvrit sans bruit et le volet de bois tourna sur ses gonds pour livrer

passage à une tête de femme enveloppée dans une mantille de flanelle noire.

— Est-ce toi, Diégo ? demanda une voix craintive.

— Tu me croyais donc mort, Marie ?

— Oh ! répondit la jeune fille avec un doux reproche. Mon cœur ne me l'aurait-il pas dit, s'il t'était arrivé quelque malheur ; bien qu'il y ait vingt-huit jours que je ne t'ai vu, j'espérais en Dieu et j'étais sûre de ton retour.

— Tu sais bien, Marie, que tout ce que j'ai de plus cher au monde se trouve ici. Voilà pourquoi je suis revenu.

— Je m'étonne de te voir au pied de cette fenêtre, quand ta mère...

— Ma mère n'est plus, interrompit Diégo.

— Morte !... Ah ! mon Dieu !...

— Oui, morte, et avec elle s'en sont allés tous mes rêves de bonheur, toutes mes riantes illusions, car elle nous manque désormais à tous deux.

Diégo eut un soupir. Marie l'écoutait en sanglotant.

— Marie, reprit le jeune homme au bout d'un instant, le destin qui s'est plu à me poursuivre dès mon enfance, qui a fait de ma mère la plus malheureuse des victimes, me réserve sans doute le même sort. Ecoute, nous avons grandi ensemble dans ce village, nous nous sommes aimés tout enfants, et quand nos cœurs ont pu parler, ils nous ont révélé notre amour. Marie, je t'aime, je t'adore, et je n'ai plus désormais qu'un but dans la vie : vouer toute mon existence à te rendre heureuse. Je suis seul, je suis abandonné, il ne me reste que toi. Ah ! si j'allais te perdre, toi aussi ; si cet amour, le seul bien qui me rattache à la vie, allait lui-même se briser ! Si cette félicité, à laquelle j'ai aspiré depuis le premier aveu que nous avons échangé, n'était en définitive qu'un rêve qui doit s'évanouir pour se changer en cruelle disgrâce !...

Je ne te comprends pas, dit la jeune fille émue, tes paroles me font peur.

Cette nuit je quitte le village pour n'y plus revenir.

— Toi ? Et ton père ?

Mon père me repousse, tu le sais bien. Il m'a défendu sa porte, il ma chassé, et cette nuit... ah ! cette nuit...

Il éclata en sanglots, en cachant sa tête dans ses mains.

— Ton père est dur, c'est vrai, Diégo, il te tient rigueur, il est despote, mais il est père, et les pères se laissent fléchir par les prières de leurs fils. Va, cours à lui, jette-toi à ses pieds, implore son pardon, c'est moi qui t'en supplie. Quel père résiste aux larmes, aux baisers de son enfant ?

— Le mien, répondit le jeune homme en levant tristement la tête.

— Non, cela n'est pas, cela ne saurait être.

— Tu te trompes ; jamais sur son front sombre, dans ses yeux courroucés je n'ai lu un sentiment de bonté pour moi. Un père aime son fils et l'embrasse. Le mien ne m'a jamais donné un baiser. Enfant, j'ai été châtié sévèrement pour les moindres fautes ; mes étourderies, si naturelles à cet âge, étaient des crimes ; mes rires l'importunaient ; mes pleurs le laissaient indifférent. Tout ce qu'il pouvait y avoir dans mon cœur d'amour filial s'est éteint. J'en suis arrivé à ne plus voir dans mon père que l'homme qui me fait abhorrer la vie.

— Diégo, tu blasphèmes !

— Je n'avais que ma mère pour verser le baume de la consolation sur les plaies de mon cœur. Dieu me l'a prise. Je suis seul, seul...

— Tu oublies que ce qui irrite ton père, ce

qui l'éloigne de toi, c'est ton propre orgueil, ton obstination. Si tu étais pour lui ce que doit être un fils, soumis, docile...

— Je le sais, Marie, mais je sais aussi que si j'allais me jeter à ses pieds, lui demander pardon des fautes dont il m'accuse et que je n'ai pas commises, tout serait inutile.

— Diégo, je te l'ai déjà dit, il est ton père, tu dois respecter son autorité, dût-il te juger mal.

— Je le sais, mais je ne puis...

— Encore une fois, va vers lui, implore-le, je suis sûre qu'il t'accueillera.

— Jamais, dit le jeune homme avec fierté.

— Mon oncle est chez lui en ce moment ; confie-lui tes craintes, il t'aidera à le persuader.

— Je ne puis, je ne veux pas.

— Diégo, au nom de notre amour...

— Marie, demande-moi ce que tu voudras, je suis prêt à sacrifier ma vie pour toi, mais ne me pousse point à voir mon père, à le supplier : c'est inutile.

— Eh bien ! puisque ton orgueil l'emporte sur ton amour, puisque mes prières et mes larmes n'ont sur ton caractère hautain et endurci aucun empire, je ne te verrai plus.

— Marie ! Marie !

— Va, quitte la Chênaie, puisque tu le veux, et ne reviens plus ici. Ma fenêtre ne s'ouvrira plus...

— Marie ! Ah ! tout le monde est conjuré contre moi.

— Ne me parle plus d'amour avant d'avoir obtenu le pardon de ton père.

— Mais tu ne sais donc pas que me défendre de t'aimer, c'est m'ordonner de mourir.

— Sous le toit de cette modeste demeure habitent la paix, l'humilité, le devoir. L'orgueil et l'arrogance en son bannis.

La jeune fille, cédant à son irritation, avait tiré sur elle le volet et fermé la fenêtre.

Diégo eut un cri de rage et de désespoir.

Il se dit un moment après que ce n'était peut-être qu'une feinte indignation pour l'obliger à se soumettre. Vaine espérance ! La fenêtre et les volets restèrent fermés.

Alors une commotion terrible ébranla tout son être. Ses oreilles bourdonnèrent ; ses yeux s'obscurcirent ; il chancela comme un homme ivre, il serait tombé s'il n'avait trouvé pour appui la rampe de l'escalier.

Revenu un peu à lui, il alla machinalement vers le calvaire et s'affaissa au pied de la croix, écrasé sous le poids de sa douleur. La mort de sa mère, la rudesse de son père, l'éloignement de Marie, tant de coups qui l'accablaient au même moment l'achevaient.

— Elle aussi me chasse ! murmura-t-il après un long silence, et replongeant sa tête dans ses mains, il fondit en larmes.

— Une heure s'écoula. Et Diégo se leva comme au sortir d'une rêve effroyable :

— Soit ! dit-il avec une sauvage énergie. Puisque le sort en est jeté, marchons !

Et il s'éloigna du presbytère à pas précipités.

Comme il approchait de la passerelle, il vit confusément deux formes humaines qui se dirigeaient vers l'église. Son premier mouvement fut de rebrousser chemin, mais il se maîtrisa.

— Que m'importe ? se dit-il avec colère.

Un des hommes portait d'une main une lanterne, de l'autre un parapluie. Le second, dont la marche pénible trahissait le grand âge, marchait à ses côtés, appuyé sur son bras. Quand ils furent à quelques pas du jeune homme, celui qui éclairait le chemin s'arrêta en poussant une exclamation.

— Diégo ! dit-il avec étonnement.

— En effet ! répondit le vieillard.

(A continuer.)